

# REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE

rfpsy@spp.asso.fr  
21 rue Daviel 75013 PARIS

## Arguments des numéros à venir

La Revue française de psychanalyse publie cinq numéros par an. Le premier numéro fait l'objet d'un colloque chaque début d'année.

Le numéro Deauville : il s'appuie les interventions du colloque de Deauville (colloque fermé) disponibles sur demande par mail ([rfpsy@spp.asso.fr](mailto:rfpsy@spp.asso.fr)).

Le numéro CPLF : seules les personnes ayant assisté au congrès peuvent proposer un texte pour publication (calibrage spécifique : 15 000 s. max.).

## Argument RFP n° 4/2021

**Attention nouvelle date de remise des textes : 1<sup>er</sup> février 2021** (au lieu du 1<sup>er</sup> mars)

Calibrage : 30 000 signes

Résumé : 1 000 signes

« Cris et Chuchotements »

Argument

Claire DEVRIENDT GOLDMAN

Denis HIRSCH

Arlette LECOQ

Ce thème est inspiré du film éponyme d'Ingmar Bergman<sup>1</sup>. Au plus près des enjeux de ce chef-d'œuvre cinématographique et psychanalytique, un bref synopsis du film amorcera cet argument.

Trois sœurs et une servante sont réunies dans le manoir familial. Agnès se meurt d'un cancer de l'utérus. Ses cris de douleur sans nom et ses chuchotements d'agonie figurent la terreur de la souffrance et de la mort. Mourante, Agnès est hantée par l'énigme de leur mère disparue, femme fantasque aux brusques accès mélancoliques. Ses deux sœurs, Karin et Maria sont à son chevet.

Karin, la sœur aînée, est traversée par l'envie et la haine de soi et de son sexe qu'elle mutile, en quête d'excitations de survie. Maria, la benjamine, tente de ranimer les chuchotements du désir et du plaisir sexuel, afin de lutter contre l'enfermement mortifère de ce claustrum familial, immergé dans la Suède protestante rigoriste. Anna, la servante de la famille se dévoue corps et âme pour apaiser l'agonie d'Agnès, au plus près de son corps souffrant. Du père, on ne saura rien. Quant aux autres hommes – mari, médecin, amant ou pasteur –, ils sont fascinés autant que terrifiés face au corps féminin et au-delà, face à la finitude. Le manoir familial, isolé dans la campagne, est tapissé de velours rouge et de draps blancs, telle la métonymie de la matrice ensanglantée d'Agnès.

Le thème des trois sœurs rappelle combien sont nombreuses les triades de sœurs dans la mythologie et les œuvres d'art, à commencer par les figures mythiques des Érinyes, qu'un travail de culture transformera en Bienveillantes. Le film de Bergman en décline une version contemporaine et nous interroge sur les enjeux des complexes sororaux. Comment se tissent-ils ? Comment le féminin se transmet-il de mère en fille, de père en fille, mais aussi de sœur en sœur ?

Au-delà de l'œuvre d'exception, plusieurs champs de réflexion s'ouvrent, à commencer par l'alliance des surmoi individuel et culturel dans la répression du féminin sexuel et dans le masochisme mortifère du repentir. Les deux modalités des masochismes, féminin et moral, s'opposent en chacune des sœurs du film, nous questionnant sur les modalités de leur intrication. Destin singulier du sexuel réprimé que l'évolution du climat culturel et religieux contemporain banalise ou retourne en une revendication de pleine jouissance.

Face à la douleur térébrante du corps souffrant ou de la douleur d'âme, dans l'en deçà des mots, les cris et chuchotements prennent valeur d'un message adressé à l'autre, l'analyste, le *Nebenmensch*. Du rouge criard au pastel esquissé, de la saturation à l'à peine évoqué, que disent-ils de l'humain, des sensations, des perceptions dans la cure lorsque les mots manquent ?

Souvent le cri en séance surprend, il n'est pas préparé, il surgit du plaisir, de la douleur, de l'effroi. Sa voie est rapide, il sort, hurle et court-circuite la mise en forme, la mise en mots, la mise en sens. Mélange de sons et d'affects, sa poussée en désarticule l'expression. La quantité, l'excès et la décharge le caractérisent ; psyché vaincue bat en retraite, submergée par la pulsion.

Là où le cri déchire, le chuchotement invite à l'intime. Là où le cri disloque, le chuchotement insuffle un message. L'échec de la symbolisation est du côté du cri, le chuchotement est plus souvent riche de son contenu et de ses représentations de mots.

Le premier cri que le nouveau-né pousse au-dehors de lui-même convoque aussitôt le premier chuchotement, reçu en lui de sa mère ou de son père. Lorsque le bébé naît, il inspire l'air du monde, déploie ses alvéoles pulmonaires et, dans un souffle vital, expulse de tout son corps,

---

<sup>1</sup> *Cris et chuchotements* (1972). Drame réalisé par Ingmar Bergman, Suède. Produit par Lars-Owe Carlberg. Produit par Lars-Owe Carlberg. Casting : Harriet Anderson (Agnès), Kari Sylwan (Anna), Ingrid Thulin (Karin), Liv Ullmann (Maria et la mère), Erland Josephson (David, amant de Maria et médecin de la famille), Anders Ek (le pasteur)

un cri qui l'instaure dans l'ordre du vivant. Le traitement « physique » de l'excitation, que Freud conçoit sous la forme du réflexe et nomme « principe d'inertie », incarne en premier lieu la tendance à réduire à zéro la quantité d'excitation par le moyen de la motricité. Ce premier cri de l'infans est une décharge qui s'opère dans un environnement parental signifiant. Dans *L'Esquisse*, Freud n'évoque pas le chuchotement, mais le cri s'y fraye une place sonore de choix.

À l'aube du fonctionnement psychique, les cris extériorisent la tension, se déchargent, mais seule « l'action spécifique » du *Nebenmensch* mène le processus vers la satisfaction.

Cette voie de décharge acquiert dès lors « une fonction secondaire d'une extrême importance : celle de la compréhension mutuelle. L'impuissance originelle de l'être humain devient ainsi la source première de tous les motifs moraux ».

C'est non seulement la vie, mais encore les bases de l'éthique et le fondement du lien qui s'originent ainsi au bout du cri. Et de décharge interpellante, le cri deviendra un appel intentionnel, une adresse. Le transfert en est le vecteur dynamique, d'autant plus essentiel lorsque les mots défont. Ce cri, première articulation et premier son, forme originelle en devenir de la musicalité de la voix et du langage, est une mise en mouvement dans le lieu de l'absence. *La clinique périnatale* montre combien est angoissante et effrayante l'absence du cri de naissance du bébé pour les nouveaux parents. Sans expression de l'infans à son ajustement aérien, la perspective de la mort s'invite immédiatement dans la scène originelle. Ce silence de mort serait-il à l'origine d'une forme précoce de manifestation du négatif, un « blanc » intersubjectif premier ?

A contrario, le cri de vie du nouveau-né l'instaure comme petit de l'homme libidinal et parlant.

Ce cri premier serait-il alors le déclencheur de la relation de séduction originelle décrite dans la situation anthropologique fondamentale par Jean Laplanche ?

Qu'en est-il du chuchotement maternel des tout débuts, dont on imagine les traces sensori-motrices fondatrices chez le fœtus ? Cris et chuchotements convoquent dès le début de la vie intra et intersubjective l'alliance du souffle et du geste dans la genèse de la vie psychique. La relation intra-utérine entre le fœtus et la mère « en devenir » en pose les prémisses sensori-motrices.

Quel est le devenir de ces traces après la rencontre « à lui donner le souffle » du nouveau-né avec la vie aérienne, et après sa rencontre avec le corps et la psyché maternels ?

Ainsi, dès le début de la vie psychique, le cri de l'infans et le chuchotement de la mère se rencontrent, s'entremêlent, unissent ou pas, dans une prosodie commune primordiale, leurs dualismes pulsionnels de vie et de destructivité.

Le chuchotement de la mère des commencements serait-il à la fois le reflet de sa capacité régressive aux besoins psychiques de son bébé et de l'intromission dans sa psyché d'un dicible refoulé ou interdit ?

Les berceuses méditerranéennes chantées par la cantatrice Monserrat Figueras évoquent ainsi un chuchotement bruyant. La mère y transmet dans son doux « air chanté » des paroles signifiantes, mais aussi un reste non traduit empreint d'éprouvés de vie et de mort.

En deçà des mots, les cris du silence dans la cure, seraient-ils tous et toujours adressés ? Comment leur donner forme et sens ? Ainsi, un analysant crie dans la chambre froide de son restaurant, une boule d'adrénaline monte en lui, il n'a pas les outils qui permettent de calmer et d'élaborer son excitation, il ignore même ce qu'il faudrait élaborer. S'adresse-t-il à la mère interne, à l'autre humain, à l'analyste ? Il s'agit non plus d'interpréter, mais de tisser et de donner forme aux cris et chuchotements, de proposer un éventail d'expressions que capte l'analyste par

son contre-transfert, telle une peau sensible et réceptive à la moindre note émise, à la moindre touche perceptible.

Pensons encore au cri de Munch face au ciel et à la mer, cri muet qui se transforme dans son tableau en stries menaçantes, ondulantes et en un flux pénétrant de sang, vision hallucinée du sang de sa mère qu'il perdit dans l'enfance.

Au-delà de ce destin de l'homme « nu », les cris et chuchotements sont également les échos des crimes de masse, des génocides, des massacres ethniques, des attentats-suicides où la mort frappe à l'aveugle. Les cris et les hurlements des victimes ou de leurs proches témoignent d'un empêchement traumatique de la parole humaine face à l'effroi et à la douleur d'une violence collective.

Les processus de déshumanisation sont d'autant plus à l'œuvre que les victimes sont frappées de stupeur et de honte. Un cri, un chuchotement est parfois le premier signe d'une restitution de sa propre humanité. Chez les descendants de ces victimes, les cris et chuchotements peuvent apparaître comme des indices de l'indicible, vécu et transmis par les générations antérieures, en quête d'espace pour leur donner sens. Quant aux cris d'autrui, ils peuvent éveiller chez un sujet, grâce à une activité mnémonique, le souvenir douloureux de ses propres cris.

Enfin, du côté du sexuel refoulé ou clivé, le chuchotement invite l'objet à s'approcher, à tendre son écoute. Quel analyste n'a pas senti ce mouvement à l'appel d'un patient qui confie pianissimo un secret ou qui souhaite exercer sur lui son pouvoir d'attraction pour le séduire, l'isoler, le posséder ? À peine audible, il délivrera soudain des mots d'amour, des désirs sulfureux, des mots de fiel, des secrets, des rumeurs, des trahisons d'amour.

Claire De Vriendt Goldman  
Avenue de Boetendael, 84  
1180 Bruxelles  
clairygold@gmail.com

Denis Hirsch  
Rue du Roseau, 41  
1180 Bruxelles  
dhirsch@skynet.be

Arlette Lecoq  
Rue de Chestret, 8  
4000 Liège  
arletteulalie@gmail.com

# Argument RFP n° 1/2022

Date limite de remise des textes : 1<sup>er</sup> juillet 2021

Calibrage : 30.000 signes

Résumé : 1.000 signes

## « Précocité »

### Argument – Précocité

Michel PICCO et Hélène SUAREZ-LABAT

Le goût précoce des femmes. Je confondais l'odeur de la fourrure avec l'odeur de la femme. Je me souviens... Enfin, j'aimais ma mère pour son élégance. J'étais donc un dandy précoce.

Charles Baudelaire, *Fusées*.

De nos jours, la précocité intellectuelle est un motif de consultation devenu fréquent pour l'enfant et sa famille : l'enfant précoce traduit le haut potentiel qui habite le surdoué ; si l'enfant s'ennuie, c'est qu'il n'est pas assez nourri. La recherche de stimulations conduit le plus souvent la famille vers l'investigation quantitative des processus cognitifs en négligeant l'articulation entre les processus de pensée.

Aux performances harmonieuses de l'enfant surdoué à l'aise dans tous les domaines, image d'un narcissisme idéal, fait place le plus souvent avec la précocité un état de souffrance complexe associée à une efficacité cognitive bien souvent hétérogène que traduisent des troubles « dys- », de la dyslexie à la dyspraxie en passant par la dyscalculie ou la dysorthographe, des troubles du caractère et des conduites transgressives, des états anxieux et, paradoxalement, des situations d'échec scolaire, allant même jusqu'à interroger les complexités entre l'autisme, certaines formes de psychoses infantiles et l'efficacité intellectuelle.

Cependant, le diagnostic de précocité chez l'enfant semble avoir refoulé la question de la sexualité, ce qui n'a peut-être que l'apparence d'un paradoxe dans une société qui manque curieusement de refoulement et où l'érotisme, le plaisir à penser et à différer menacent constamment d'être submergés par le traumatique de l'actuel, sous ses formes changeantes de pornographies.

Pourtant Freud (1909b/1998) notait très tôt avec le petit Hans combien la précocité intellectuelle et la précocité sexuelle allaient souvent de pair. La coexcitation libidinale en est-elle l'explication ? Est-ce donc par étayage de la libido sur la fonction cognitive entraînant une sexualisation de la pensée ou, à l'inverse, par l'activité intense de pensée qui générerait une excitation sexuelle connexe que pourrait s'expliquer ce rapport ?

C'est dire ainsi déjà que, bien qu'il ne soit pas un concept psychanalytique, mettre le terme de précocité en résonance avec le champ de la psychanalyse ouvre sur une complexité radicalement menacée, et sans doute pour cause, par sa seule circonscription à la mesure cognitive. Le terme de précocité introduit plus généralement l'idée d'un dérèglement, d'une accélération dans l'ordre du temps chronologique. Il s'agit d'une réinscription dans la temporalité de quelque chose qui lui échappe à une place mal définie, imprécise et relative. Parle-t-on en effet, avec la « précocité », d'une forme de dérogation à la norme ? Pense-t-on à ce qui est du

côté de l'originnaire ou de l'archaïque ? Faisons-nous référence à une condition de pré-maturation comme cet état de détresse initiale, souligné par Freud, inhérent à l'être humain ? Ou est-il encore et déjà question de sexualité ?

En effet, désignée par Freud comme précurseur de la névrose, la précocité des sensations génitales témoigne d'une pulsionnalité sexuelle éveillée parfois trop tôt. Déjà, au commencement de ses recherches, Freud voyait l'origine des névroses dans un traumatisme sexuel précoce ou plus précisément « sexuel présexuel », c'est-à-dire survenu avant la puberté et l'accès à la sexualité génitale (1885c [1887-1904]/2006, Lettre à Fliess du 15/10/95 p. 185). Bientôt Freud abandonnera cette théorie de la séduction (*neurotica*), au profit de la découverte de la réalité psychique, des fantasmes et de la capacité traumatique de la pulsion. Cependant cette idée refoulée d'un traumatisme réel fera retour notamment avec ses théories phylogénétiques déplaçant le traumatisme précoce du côté d'une préhistoire du sujet et de l'espèce. Bien plus tard, Jean Laplanche (1987/1994), avec la théorie de la séduction généralisée, réhabilitera la réalité du traumatisme et d'une certaine manière en donnera une version plus ubiquitaire, ramenant la question du traumatisme précoce aux premiers mois de la vie, dans l'asymétrie de la relation ordinaire mère-enfant. Ainsi les découvertes des analystes d'adultes se penchant sur la précocité des enveloppes psychiques chez le bébé (Bick, 1968/2006 ; D. Anzieu, 2000/2013 ; S. Lebovici 1994) ont permis de penser et d'observer les différents défauts de contenance précoces, et leurs destins jusqu'aux mécanismes de survie fabriquant une seconde peau, par identification adhésive à une sensation : rigidité musculaire, sources lumineuses, mais aussi sensations procurées par le processus de penser. Si ces mécanismes aident à comprendre le fonctionnement autistique, devons-nous voir dans la précocité intellectuelle une pérennisation de cet agrippement à la sensation du penser ?

La précocité de la perte et ses cortèges d'angoisses, d'états d'affects qui ne souffrent pas la liaison avec des représentations d'attente connaissent différents destins où seront menés de multiples combats pour traquer le traitement de la quantité d'excitation qui est toujours en demeure de devenir un danger pulsionnel. Le surplus doit être dompté pour ne pas devenir source de traumatisme, voire de dérives vers la confusion de langues (Ferenczi, 1933/1982). La fuite vers l'hypermaturation (Anzieu, 2000/2013), le faux self (Winnicott, 1964/1988) ou bien vers l'appauvrissement de la pensée (Marty, 1976 ; Smadja, 2015) serait-elle une marque de la nécessité de la précocité de l'adaptation à tout prix pour éviter un effondrement potentiel ? C'est aussi à partir d'une situation traumatique survenue très tôt qu'il faut comprendre le « rêve du nourrisson savant » (Ferenczi, 1923/1974). Ferenczi voyait en effet la précocité intellectuelle comme une réaction à une agression sexuelle : c'est sous « la pression d'une urgence traumatique » que l'enfant se trouverait contraint d'accéder à une prématuration pathologique. Pour Ferenczi (1933/1982, p. 133.), ce moi trop tôt mature est plutôt dysmature : « On pense aux fruits qui deviennent trop vite mûrs et savoureux, quand le bec d'un oiseau les a meurtris, et à la maturité hâtive d'un fruit véreux. »

La précocité peut déjà s'exercer par les manifestations motrices telles que Pierre Marty et Michel Fain (1955) l'évoquent dans leur travail portant sur l'importance du rôle de la motricité dans la relation d'objet. Ils ont apporté des prolongements conséquents quant à la compréhension des traces de la précocité de l'inscription psychique de l'expression motrice extériorisée par le geste en lieu et place de l'intériorisation de l'objet par le jeu des processus de pensée.

Les expressions motrices de l'affect (Kahn, 2003) saisissent également le créateur par l'inattendu de la projection du mouvement auquel il donne des formes, le jeu possible des autoérotismes offrent des voies esthétiques au profond en soi, les attraits de la beauté en sont le moteur (Freud, 1905d/2006). La précocité est ici au service de mouvements d'expressions

pulsionnelles qui rencontrent des voies d'irrigation à travers l'expression plastique, ce qui ne préjuge pas de la douleur psychique sous-jacente qui peut habiter ces voies sublimatoires.

Mais la précocité d'un mouvement psychique revêt plusieurs formes, plusieurs traductions qui rendent compte d'une relation particulière à l'investissement des espaces internes et externes, associé à une temporalité qui exige le retour immédiat de la réponse de l'objet. Une simultanéité d'investissement qui peut paraître étrange par sa prématurité, sa fulgurance.

Lorsque les voies d'irrigation pulsionnelles ne trouvent pas de véritables buts, quelle serait la nature particulière de l'excitation ? Les transformations des liens entre sadisme et masochisme ont été étudiées par Abraham (1916 ; 1917), qui s'est interrogé sur le destin des fonctions génitales masculines aux prises avec le renoncement à une sexualité active dans l'éjaculation précoce. Cet arrière-plan vacillant face à la précocité du mouvement lui faisait dire que la passivité des patients était en fait « une *manifestation réactionnelle* [...] en lieu et place de pulsions sadiques violentes trop prononcées » (1916, p. 67). La précocité dans la sexualité prend en effet une autre dimension avec la figure de l'éjaculateur précoce : excès d'excitation ou, comme le souligne Paul Denis (2018), évitement ou phobie d'une soumission à l'objet, l'impatient partenaire recherchant inconsciemment une issue immédiate à son excitation et à sa terreur de tomber sous l'emprise de l'objet ? En somme, l'essence de la précocité sexuelle serait-elle issue d'un profond mouvement de l'économie réalisée sur la dépense psychique ? La précocité du mouvement fait-elle écho à la précipitation du mouvement ? Celle de l'homme pressé, impatient du but renouvelé sans cesse, décrit par Paul Morand (1941), comme de la personne à haut potentiel ou du nourrisson, est-elle l'indice du traitement de la limite ?

En effet, s'il qualifiait l'inconscient d'intemporel, Freud voyait l'origine de la représentation de temps dans l'investissement discontinu du système préconscient/conscient. L'accélération des mises en liens des processus pose donc également la question du traitement de l'intermédiaire et des processus transitionnels qui induisent l'accès à la rêverie, à l'introjection de la limite comme seuil de transformation (Chervet, 2017). Quels mouvements dans le transfert peuvent éveiller ces éprouvés dans le contre-transfert de l'analyste ? L'impression de sauter des étapes, des paliers de communication pour éviter les conflictualités douloureuses ?

La tentation de la précocité de l'interprétation chez l'analyste pourrait-elle exprimer la répétition du passé qui initie dans la réactualisation transférentielle la discontinuité par l'*agieren* ? Jean-Luc Donnet (2016, p. 124) rappelle que c'est dans l'après-coup que le rétablissement de la continuité est vectorisé par l'interprétation qui est appelée à favoriser la dynamique processuelle : une mise en rythme de la précocité ? Sur un autre versant, est-ce que l'insight serait un précurseur ou un indice de la précocité à éprouver et à penser ?

Le travail de la mélancolie sur laquelle Benno Rosenberg (1991) est revenu à plusieurs reprises ouvre sur des réflexions déjà introduites par Winnicott (1958 ; 1967/2000), qui concernent la fonction de la précocité d'une certaine façon. En effet, le développement de la clinique du nourrisson a permis d'explorer le champ du précoce par l'observation du bébé : la mise en évidence de ses compétences précoces, l'étude des interactions précoces du nourrisson avec son entourage et de ses dysharmonies, a montré tout l'intérêt de développer une approche clinique préventive dans la périnatalité. C'est déjà au sujet du nourrisson que Melanie Klein (1966) envisageait un Œdipe, un moi et un surmoi précoces, dès les premiers mois de la vie.

Cependant, Winnicott distingue le précoce (*early*) dans le sens du développement de l'enfant du sens analytique du profond (*deep*) : « Profond n'est pas synonyme de précoce parce qu'il faut au nourrisson un certain degré de maturité avant de devenir graduellement capable d'être profond » (1958, p. 207). Winnicott met en garde les analystes de ne pas confondre les deux registres : « Si de plus en plus profond signifiait de plus en plus précoce, il serait alors nécessaire

de considérer que le nourrisson de quelques semaines en pleine immaturité pourrait avoir conscience de l'entourage » (*ibid.*, p. 210). Le précoce s'observe, le profond s'éprouve et se retrouve par l'analyse. L'analyste serait-il le représentant de cet environnement qui pourra donner sens à la précocité des éprouvés et à leurs destins ?

Michel Picco  
2, avenue des Belges  
13100 Aix-en-Provence  
michel.picco0372@free.fr

Hélène Suarez Labat  
6 rue Leibniz  
75018 Paris  
suarezlabath@hotmail.com

### Références bibliographiques

- Abraham K. (1916/1989). Examen de l'étape prégénitale la plus précoce du développement de la libido. *Œuvres complètes, II* : 11-34. Paris, Payot.
- Abraham K. (1917/1989). L'éjaculation précoce. *Œuvres complètes, II* : 38-52. Paris, Payot.
- Anzieu D. (2000/2013). Les signifiants formels et le moi peau. Dans D. Anzieu (dir.) *Les Enveloppes psychiques* : 19-41. Paris, Dunod.
- Bick E. (1968/2006). L'expérience de la peau dans les relations d'objet précoces. Dans A. Briggs (dir.) *Un espace pour survivre : l'observation du nourrisson selon Esther Bick : articles cliniques et derniers développements* (traduit par J. Pourrinet) : 83-86. Larmor-Plage, Éditions du Hublot.
- Chervet E. (2017). Patient et interprète : Le domaine intermédiaire. *Rev Fr Psychanal* 81(5) : 1301-1365.
- Denis P. (2018). Le conflit d'impatience. *Rev Fr Psychanal* 82(2) : 405-411.
- Donnet J.-L. (2016). *Dire ce qui vient. Association libre et transfert*. Paris, Puf.
- Ferenczi S. (1923/1974). Le rêve du nourrisson savant. *Psychanalyse* 3. Paris, Payot.
- Ferenczi S. (1933/1982). Confusion de langues entre les adultes et l'enfant : le langage de la tendresse et de la passion. *Psychanalyse* 4 : 125-138. Paris, Payot.
- Freud S. (1985c [1887-1904]/2006). *Lettres à Wilhelm Fliess : 1887-1904*. Paris, Puf.
- Freud S. (1905d/2006). Trois essais sur la théorie sexuelle. *OCF.P*, VI : 59-181. Paris, Puf.
- Freud S. (1909b/1998). Analyse de la phobie d'un garçon de cinq ans. *OCF.P*, IX : 1-130. Paris, Puf.
- Kahn L. (2003). L'expression. *Rev Fr Psychanal* 67(2) : 559-573.
- Klein M. (1966). Quelques conclusions théoriques au sujet de la vie émotionnelle des bébés. Dans Klein M., Heimann P., Isaacs S., Riviere J., Baranger W. *Développements de la psychanalyse* : 187-222. Paris, Puf.
- Laplanche J. (1987/1994). *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*. Paris, Puf.
- Lebovici S. (1994). L'homme dans le bébé. *Rev Fr Psychanal* 58(3) : 661-680.
- Marty P., Fain M. (1955). Importance du rôle de la motricité dans la relation d'objet. *Rev Fr Psychanal* 19(1-2) : 205-284.
- Marty P. (1976). *Les mouvements de vie et de mort*. Paris, Payot.
- Morand P. (1941). *L'homme pressé*. Paris, Gallimard.
- Rosenberg B. (1991). *Masochisme mortifère et masochisme gardien de la vie*. Paris, Puf.
- Smadja C. (2015). L'apport de la théorie psychosomatique au processus de pensée. Dans M. Emmanuelli (dir.) *La pensée : Approche psychanalytique* : 101-110. Paris, Puf.
- Winnicott D.W. (1958). Discussion sur la contribution de l'observation directe de l'enfant à la psychanalyse. *Rev Fr Psychanal* 22(2) : 205-212.
- Winnicott D.W. (1964/1988). Le concept de faux-soi. Dans D.W. Winnicott. *Conversations ordinaires* : 73-78. Paris, Gallimard.
- Winnicott D.W. (1967/2000). Sur D. W. W. W par D. W. W. Dans *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques* : 17- 29. Paris, Gallimard.

# Argument RFP n° 2/2022

Date limite de remise des textes : 1<sup>er</sup> septembre 2021

Calibrage : 30 000 signes

Résumé : 1.000 signes

## « Pouvoir des imagos »

Argument – Pouvoir des imagos

Kalyane FEJTÖ  
Jean-François GOUIN

Je sais que vous avez une reine, Teaea, cachée en vous, juste à l'intérieur de cette tête chevelue qui est la vôtre. Et elle vous donne des ordres comme la vieille souveraine tyrannique en donnait à ses serfs. Elle dit : « Fais ceci ! » et vous le faites, ou « Ne fais pas ça ! » et vous ne le faites pas.

Ursula k.Le Guin. *Les dépossédés*.

L'imago, mot d'origine latine, désigne une image symbolisant une personne réelle et permettant la persistance de sa présence malgré son absence. Elle représente un être dont elle est le portrait, tandis que le pluriel (*imagines*) servait à qualifier, à Rome, le masque de cire réalisé sur le mort et placé à l'entrée de la maison pour le commémorer. Une sorte de photographie avant la photographie en somme, un cliché fixant un désir d'éternité.

Mais son fondement psychique reste énigmatique, et cette énigme contribue sans doute à lui donner la puissance de l'inconnaissable.

Freud emprunte le substantif à Jung qui lui-même s'était inspiré du titre d'un roman de Carl Spitteler paru en 1906. Dans la psychologie jungienne, l'imago vient remplacer le « complexe ». Plus tard le mot consacré sera celui d'« archétype », situé « entre inconscient et conscient dans une sorte de clair-obscur » et désignant l'influence des parents et des relations spécifiques de l'enfant. Quelle est aujourd'hui la portée clinique et théorique de ce concept dans la dynamique

de l'œuvre freudienne et au-delà ?

Modèles inconscients, schémas formés à partir de la perception subjective des objets premiers, les imagos continuent d'exister psychiquement tandis que d'autres représentations plus évoluées des figures familiales se développent. Leur persistance peut alors signaler des points de fixation aliénants, témoins de la puissance qu'elles exercent sur la vie pulsionnelle. Ainsi en est-il des deux exemples freudiens que sont l'imgo de mère phallique chez Léonard ou de père primitif dans *Totem et Tabou*.

Le terme apparaît pour la première fois chez Freud dans « La dynamique du transfert » (1912b/1998), année où fut précisément créée la revue *Imago* qui paraîtra jusqu'en 1941. C'est en effet grâce au transfert que se révèle « *in presentia* » la force des images parentales primitives. Pasche (1983), s'appuyant sur le Pseudo-Denys l'Aréopagite, fait le lien entre la définition apophatique de Dieu (c'est-à-dire défini par ce qu'il n'est pas) et la fonction du psychanalyste, et montre que c'est en tant qu'« imago zéro » que ce dernier sera en mesure de revêtir pour son patient l'habit imagoïque qui lui sera attribué. Mais si la projection de l'imgo « dynamise » le transfert, ne peut-elle pas aussi constituer un obstacle important à l'engagement dans la cure, entraînant des mouvements de soumission ou de fuite, et ce parfois dès la première rencontre ? La problématique de l'interprétation trouve ici toute son importance et un enjeu clinique de taille consiste, dans certains cas dès le début, à objectiver notamment par le biais d'« interprétations précoces » la puissance imagoïque qui s'exerce contre la liberté associative (Baldacci, 2016). Ces interprétations permettent d'instaurer « l'écart sujet-fonction » (Donnet, 2007), autorisant ainsi l'engagement dans le traitement. Mais comment comprendre qu'à certains moments de la cure le pouvoir des imagos se manifeste si violemment au niveau transférentiel, qu'il peut provoquer des actings, des ruptures soudaines et prématurées du processus ? Dans quelle mesure le contre-transfert de l'analyste intervient-il pour dépasser ces moments de crise ?

La problématique du transfert et de son interprétation s'articule à la question métapsychologique du mode d'internalisation des imagos. Freud y tente une réponse en rassemblant les notions d'identification et de surmoi apparues avec la deuxième topique. Dans ce nouveau contexte, il retrouve la notion d'imgo, montrant que dans la trajectoire menant vers son impersonnalisation, l'introjection des figures parentales constitue au départ une partie importante du surmoi. Dans « Le problème économique du masochisme » (1924c/1992), il écrit que progressivement le surmoi de l'enfant « signifierait » moins ses parents. Les « imagines » se

détacheraient partiellement d'eux et se joindraient aux influences des maîtres, des modèles et des héros reconnus, et pour certains, au terme de l'évolution, se pareraient de « l'obscur puissance du destin » (Freud, *ibid.*). Au cours de ce chemin se définirait la différence entre les imagos maternelle et paternelle.

Mais ne peut-on pas considérer la différenciation sexuelle entre les imagos comme une production après-coup ? Pour Paul Denis, l'imgo « rassemble des caractéristiques issues des relations précoces *aux deux parents à la fois* » (nous soulignons) (Denis, 1996, p. 1115). Cette toute-puissance qu'elle incarne serait celle des objets originaires indifférenciés, ceux qui pourvoient aux besoins et renvoient à la dépendance primordiale.

Comment tenir compte de la part très archaïque de ce processus d'assimilation d'un moi à un autre qui lui est étranger, part qui, aux dires de Freud lui-même, embrouillait sérieusement la question ?

Par la suite, les auteurs post-freudiens (Melanie Klein, Bion, Lacan, Racamier...) vont approfondir le lien entre les imagos et leur dimension extrêmement précoce, en insistant chacun à sa façon sur le rôle de l'incorporation orale et sur la primauté de l'imgo maternelle archaïque. Certaines configurations cliniques témoignent en effet de la surprésence d'un surmoi primitif infiltré par des imagos assimilées sur le modèle de la dévoration cannibale. Ainsi leur formation relèverait moins de mécanismes d'identification que d'incorporation orale ultra précoce.

Le travail sur la qualité du surmoi semble un des enjeux essentiels de l'élaboration de la puissance des imagos dans la vie psychique. Dans quelles conditions le passage des imagos à des identifications post-œdipiennes est-il possible ? « Le meurtre des imagos » (Gillibert, 1978), le « conflit originaire », suivi d'un « deuil originaire » (Racamier 1998), semble un passage obligé pour un surmoi plus impersonnel.

Par ailleurs, il nous faut tenir compte de leur résurgence à différents moments de la vie. Comment aborder cette question avec l'enfant, l'adolescent, l'adulte et avec la personne âgée ? Paul Denis montre que jusqu'à la phase de latence « les imagos exercent une forte puissance sur la vie psychique, lesquelles ressurgissent à l'adolescence où les figures imagoïques viennent de nouveau coloniser le surmoi (Denis 1996). L'imgo alors, par sa puissance, n'aurait-elle pas pour fonction de parer la menace de désorganisation narcissique liée à une surcharge économique nécessairement traumatique, en assurant un moi menacé d'impuissance ? Ce n'est pas le moindre des paradoxes que l'imgo qui protège le narcissisme et sert à la construction du sujet puisse en

même temps aliéner ce même sujet. Comment, dans ces conditions, considérer le conflit possible entre les différentes imagos ?

Le rapport entre les imagos et les identifications s'enrichit par l'exploration de la dynamique groupale. Freud découvre en effet le rôle capital de l'identification dans le fonctionnement psychique quand il abandonne la référence exclusive aux productions individuelles (entre 1895 et 1910) et se met à explorer les processus inconscients dans les groupes. La voie de ce changement de perspective ouverte par son questionnement sur « la dynamique du transfert », se poursuit dans *Totem et tabou* ((1912-1913a/1998), où est mentionnée la « substance commune » issue de la dévoration du corps de la mère originaire (déesse-mères), et qui relie chacun des membres du clan, et dans « Psychologie des foules et analyse du moi » (1921c/1991), où sont analysés les mécanismes d'identification au meneur mis à la place du surmoi. Mais de quel surmoi parle-t-on quand il s'agit de rendre compte de la répétition de régimes dictatoriaux ou totalitaires ?

L'écrivain égyptien Alaa el Awani dans un livre récent s'interroge sur les ressorts des régimes autoritaires. Il prend l'exemple d'un dictateur dont le peuple a découvert l'ampleur des mensonges. Démasqué, celui-ci menace de démissionner, mais se voit néanmoins réclamé avec ferveur lors de manifestations grandioses au prétexte qu'il est le seul à « pouvoir les réunir » (Alaa el Awani, 2020). Autrement dit, mieux vaut se ficeler collectivement à l'imgo plutôt que tomber dans l'abîme. La représentation d'un objet tout-puissant suscite aussi bien un sentiment de protection qu'un sentiment de persécution et ces deux faces sont présentes dans les figures des différents dieux qui ont peuplé l'histoire des religions...

Doit-on et peut-on se défaire de ce besoin collectif de l'imgo ?

Si Freud a montré en quoi la dynamique groupale dans les sociétés favorise la résurgence du besoin de soumission à des figures imagoïques, inversement, comme l'affirme Claude Pigott, « Dans l'histoire fantasmagorique de l'homme, seul le groupe détient suffisamment d'omnipotence pour se confronter à l'imgo originaire » (Pigott, 1999). Cette position rejoint l'importance de la dimension groupale dans le meurtre du père de la horde et le caractère structurant de l'homosexualité sublimée décrit par Freud. Pour Pigott, la sortie de la dépendance de l'imgo maternelle archaïque et l'abord de la phase œdipienne dépendent d'un passage par le groupe comme phase indispensable (cf. groupes d'adolescents). Le sujet aura alors intégré suffisamment d'omnipotence groupale pour garantir son identité. Ce groupe peut être trouvé au sein de la famille, mais aussi dans les différents aspects de la vie culturelle.

Sur le plan de la réponse thérapeutique, lorsque le travail duel suscite la présence d'imagos trop puissantes, le recours aux thérapies de groupe ou au psychodrame psychanalytique s'avère très pertinent.

Ce terme d'imgo, familier aux psychanalystes, implique tout le développement de l'homme, compris comme être de culture. Il se trouve engagé dans la dynamique des petits et grands groupes et dans celle des individus qui en émanent et les composent. Le pendant s'exprime dans la nostalgie du tout, les rêves d'harmonie universelle ou de fusion affective, associés à la recherche d'une tutelle totalitaire et à la hantise du paradis perdu. Apporter une réflexion contemporaine à cette notion et à son utilité est le but de ce numéro de la *Revue française de psychanalyse*.

Kalyane Fejtö

40 rue Pascal

75013 Paris

kalyanefejto@gmail.com

Jean-François Guoin

35 rue de la Butte aux Cailles

75013 Paris

jfgouin49@gmail.com

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Baldacci J.-L. (2017). *L'analyse avec fin*. Paris, Puf.

Bion W.R. (1965/2004). *Recherche sur les petits groupes*. Paris, Puf.

Denis P. (1996). D'imagos en instances, un aspect de la morphologie du changement. *Rev Fr Psychanal* 60(4) : 1171-1186.

Denis P. (2001). *La période de latence. Éloge de la bêtise*. Paris, Puf.

Donnet J.-L. (2007). La neutralité et l'écart sujet-fonction. *Rev Fr Psychanal* 71(3) : 747-762.

El Aswany A. (2020). *Le Syndrome de la dictature*. Arles, Actes Sud.

Freud S. (1912b/1998). Sur la dynamique du transfert. *OCF.P*, XI : 107-116. Paris, Puf.

Freud S. (1912-1913a/1998). Totem et tabou : quelques concordances dans la vie d'âme des sauvages et des névrosés. *OCF.P*, XI : 189-385. Paris, Puf.

Freud S. (1921c/1991). Psychologie des masses et analyse du Moi. *OCF.P*, XVI : 1-83. Paris, Puf.

Freud S. (1924c/1992). Le problème économique du masochisme. *OCF.P*, XVII : 9-23. Paris, Puf.

Gillibert J. (1978). Le meurtre de l'imgo. *L'Edipe maniaque, l'homme de constitution : une quête phallique t. 2* : 58-93. Paris, Payot.

- Jung C.G. (1912/1953/2014) *Métamorphose de L'âme et ses symboles*. Paris, Le livre de poche.
- Klein M. (2009), *La psychanalyse des enfants*. Paris, Puf, « Quadrige ».
- Lacan J. (1938). La Famille. Dans *L'Encyclopédie Française t. VII*. Paris, Larousse.
- Pasche F. (1983). L'imgo zéro. *Rev Fr Psychanal* 47(4). « Les Imagos » : 939-962.
- Pigott C. (1999). Les imagos terribles. *Le collège de psychanalyse groupale et familiale*.
- Racamier P.-C. (1995). *L'inceste et l'incestuel*. Paris, Les Éditions du collège.

# Argument RFP n° 3/2022

Date limite de remise des textes : 15 novembre 2021

Calibrage : 30.000 signes

Résumé : 1.000 signes

## « Espérance »

Pilar PUERTAS TEJEDOR

Benoît SERVANT

Les gens passent leur vie à porter le réverbère sur lequel ils s'appuient, mais quelque part au commencement il doit y avoir un réverbère qui tient tout seul.

D.W. Winnicott, *Lettre à Donald Meltzer du 25 octobre 1966*.

L'espérance naît fondamentalement du caractère ouvert de l'avenir, à l'inverse du passé (Jankélévitch, 1974/1983). Cette ouverture s'offre donc aux aspirations du sujet qui vont « remplir » de contenus déterminés ce possible. Ses attentes concernent tant lui-même (en raison de son propre *devenir*) que l'extérieur, social et naturel. L'espérance contrebalance ainsi en permanence la crainte (d'évènements négatifs). S'y affirme la puissance de la vie, en butte à tout ce qui peut la contrarier. L'espérance en elle-même contribue au processus vital, car elle permet de surmonter les découragements consécutifs aux obstacles et échecs, qui pourraient l'entraver. On pense ici à tout ce qui permet la survie dans des conditions menaçantes : guerre, maladie grave, précarité sociale, catastrophe naturelle. Comparée à l'espoir, dont elle est un synonyme, l'espérance comporte dans son usage la dimension plus globale, à résonance chrétienne (vertu théologique, relevant d'un don gratuit), d'une capacité à espérer, sans objet particulier, d'une forme de confiance fondamentale dans la fin heureuse de la Création (Schumacher, 2004). On sait que « C'est à la raison et à la culture que Freud transmettait le flambeau post-religieux » en les dotant « d'un pouvoir unifiant aussi grand que celui des religions, mais libre de la dimension illusoire d'un Dieu le Père » (Zaltzman, 1998, p. 67). Mais cet « espoir pour l'avenir que l'intellect – l'esprit scientifique, la raison – parvienne avec le temps à la dictature dans la vie psychique de l'homme » (Freud, 1933a[1932]/1984, p. 229) se heurte à son pessimisme quant à l'issue de l'affrontement entre *Éros* et *Thanatos*.

L'espérance contient également une part de réalisme, acceptant une dose d'incertitude, avec une probabilité suffisante d'aboutir et contribuant, par la mobilisation qu'elle suscite, à amplifier cette probabilité. Elle suppose pour cela la capacité d'évaluer un risque et de le prendre en toute connaissance de cause, d'anticiper une déception, une désillusion et de la supporter. Elle est, en raison de ces exigences, sujette à des déviations qui peuvent la « pervertir », la retournant contre la vie elle-même, et c'est ce à quoi nous avons affaire en pathologie, qui nous confronte aussi à son inversion en désespoir, de nos patients, et parfois de nous-mêmes en conséquence (André, 2002). C'est l'ensemble de ces aspects, conditions de possibilité de l'espérance, et ses déviations possibles, tels que la psychanalyse théorique (qui ne l'aborde pas directement sur un plan

métapsychologique) et pratique (dont elle est par contre un enjeu quotidien) peuvent nous aider à les comprendre, que nous invitons à penser dans ce numéro.

De la présentation de René Roussillon à son rapport au CPLF (1995), soulignons que pour être capable d'espérer, le sujet doit avoir accédé à une certaine *historicité*, à travers sa capacité à recevoir et s'appropriier ce qu'il a reçu de ses parents, sa capacité à surmonter l'expérience de l'effraction, transformation dans laquelle il reconnaît sa part et celle de l'objet, capacité enfin à symboliser son expérience, véritable « prise » interne sur les situations qu'il rencontre, à partir du jeu inter puis intrasubjectif. Dans ce parcours se constitue son *identité*, source de continuité vivante (de *temporalité*), ouverte au devenir et à l'environnement, tous deux vécus comme une richesse et non une menace. Ce processus dessine en creux ce qui advient chez les sujets pour lesquels il n'aura pu se dérouler, et qui les condamne à une forme de désespoir. L'espoir suppose l'existence d'un moment d'illusion, « illusion narcissique primaire », qui permet d'espérer la retrouvaille d'un objet perdu, à partir des traces subjectives laissées. Ce processus d'illusion nécessaire a été théorisé par Winnicott, avec le « trouvé-crété », qui apporte la conviction d'avoir une continuité dedans dehors solidement établie et que le dehors va répondre suffisamment au-dedans. La perception et l'hallucination ont pu « danser » ensemble pendant un temps primaire de l'existence grâce à l'objet. Celui-ci, comme ambassadeur primaire de l'autre, remplit le futur sujet humain d'un élan qui va se transformer en croyance, illusion et espérance. Croyance en soi, illusion et espérance sur l'avenir et le monde extérieur, qui permettent d'habiter le monde en établissant un lien avec lui où se découvre la possibilité de le récréer en le transformant dedans pour tolérer sa crudité. Espérance brisée de temps à autre par les avatars existentiels, mais la brisure peut se rétablir. Roussillon a proposé de compléter, à la suite de Winnicott, le « trouvé-crété » par le « détruit-trouvé », qui permet d'éprouver la survivance de l'objet à la destructivité suscitée par sa désadaptation progressive (source de désillusion), sa fiabilité, et de se projeter dans l'avenir, d'espérer. Cette conception donne une place vitale aux objets premiers ; de fait, la précarité de sa condition amène depuis toujours l'homme à se tourner, à diriger son espérance vers une puissance secourable sur le modèle du nourrisson vers sa mère. Y trouvent là leur source les plus puissants moteurs de la confiance, de la croyance et de l'amour, tous liés à l'espérance, et qui comportent toujours une dimension de pari, mais d'un pari pouvant fortement influencer sur la réalisation de l'espérance. Tous ces aspects invitent le sujet à sortir de lui-même pour lier son sort aux autres, au futur, et pour certains au divin, au transcendant. À partir de là se dessine ce qui peut advenir dans ces processus : ne serait-ce pas avant tout sur l'appréciation du possible et de l'impossible ?

N'est-ce pas alors que l'espérance, selon les vers d'Apollinaire, peut se révéler violente ?

*L'amour s'en va comme cette eau courante*

*L'amour s'en va*

*Comme la vie est lente*

*Et comme l'espérance est violente*

(Apollinaire, Le Pont Mirabeau, *Alcools*.)

La violence de l'espérance évoquée ici est de deux ordres :

– violence éprouvée par celui qui espère, s'il est déçu ; quitte à ce qu'il reprenne activement cette violence contre lui-même pour ne pas la subir : c'est l'autoagressivité chez les états limites... et tout un chacun (le coup de poing dans le mur du dépit), et plus souvent encore peut-être, plus insidieux, l'inhibition, la perte du désir, l'amputation d'une partie de soi, pour ne plus

souffrir. Dans les formes les plus violentes, le désespoir prend toute la place, l'*agonie* selon les termes de Winnicott et Roussillon : « L'expérience agonistique produit un éprouvé extrême, sans fin, sans issue, sans représentation, sans recours, ni interne ni externe, elle ne produit un état de désespoir absolu que si le sujet s'attribue objet et cause de l'état agonistique, que s'il tente d'échapper à l'agonie par le déni de ce qu'elle doit à l'échec de la rencontre avec l'objet, avec cet objet-là, cet objet premier et prototypique, que s'il devient désespoir de soi, mélancolie, déni du manque de l'objet, à travers sa forme dégénérée, que s'il devient désespoir « narcissique » » (Roussillon, 2002, p. 94). C'est encore la *logique du désespoir* décrite par André Green (1990, p. 51), quand le sujet « ne peut se sentir aimé de l'objet, ou aimer l'objet », opposée à la *logique d'espoir*, propre aux processus primaires.

– violence tournée vers l'extérieur quand on n'accepte pas les limites posées à l'espérance par le réel, ou qu'on n'est pas capable de supporter le temps et les détours nécessaires pour que le changement se produise : violence du jaloux envers son objet, de l'amour de transfert parfois (avant celle du dépit), du pervers face à qui lui résiste, du psychotique qui substitue son délire à la réalité (la phase de rancune, classiquement décrite après celle d'espoir puis celle du dépit dans le délire érotomane, sans méconnaître pour autant la potentialité d'espérance « thérapeutique » de tout délire) , de la « tendance anti-sociale » décrite par Winnicott (1958[1956]/1990) ; violence des révoltes et des révolutions pour les peuples quand ils n'ont pas de perspectives de réponses à leurs attentes, violence enfin des systèmes totalitaires quand leur idéologie se heurte au réel (mensonges d'État, répression des contestataires). Violence moindre, plus symbolique, mais dangereuse aussi, quand il s'agit d'adhérer sans recul à des croyances qui font peu de cas de la réalité, mais prétendent se substituer à l'espérance déçue. Il faudra prendre en compte sur ce plan le pouvoir démultiplicateur des technologies du virtuel, qui entretiennent l'illusion de la toute-puissance (Sadin, 2020) ; violence quotidienne enfin de l'*impatience*, traitée dans cette revue (*R/P*, 2018/2).

Ne doit-on pas reconnaître que dans cette incapacité à reconnaître l'impossible entre pour une grande part l'incapacité à accepter la dépendance à l'autre, et la nécessité d'en passer par lui ? Aurions-nous donc à évaluer avec nos patients ce qui, de leurs attentes, sera de l'ordre du possible, et leur capacité à sortir d'eux-mêmes pour replacer leur propre aspiration au sein de leur milieu humain et naturel ? (N'est-ce pas un enjeu de même ordre auquel nous confronte aujourd'hui le souci écologique ?)

Comment pourrions-nous alors concevoir la cure ? Si elle comporte souvent une dimension d'espérance au départ, ainsi que l'écrit Catherine Chabert qui donne pour titre à son livre *Les belles espérances* (2020), celle-ci, peut-être nécessaire, n'est-elle pas empreinte d'illusion ? Cette illusion tiendrait pour partie aux attentes du patient, mais pour partie aussi aux vertus séductrices du cadre, que Jean-Luc Donnet rattache au sentiment d'invulnérabilité, à connotation incestueuse, induit par la référence exclusive au conflit interne et à la réalité transférentielle, excluant les menaces du dehors. Ici, l'intensité de l'investissement relationnel brouille la limite du possible et de l'impossible (Donnet, 2002). Chez les patients les plus fragiles, « ce n'est que lorsque la folie du sujet, et dans certains cas sa psychose, entrent dans le champ du transfert que l'analyse a vraiment lieu » (Green, 1990, p. 171). Et Vassilis Kapsambelis (2020) défend la nécessité d'un temps « érotomane » dans la cure des schizophrènes.

La cure serait souvent le chemin, long et escarpé, qui permettrait d'aller au-delà de ces illusions. Chemin passant par la « reconnaissance de la dépendance, de la détresse ; assumption pleine d'humilité de notre vulnérabilité, de nos limites, d'une castration symbolisée ; accès à une

lucidité sur l'humaine condition, sur notre misère banale ; vision qui inscrit le travail de la cure sous le signe du deuil, deuil qui serait, en dernier ressort celui de la toute-puissance narcissique » (Donnet, *ibid.*, p. 66). Pour de nombreux auteurs, dans les souffrances les plus profondes, seul le « partage d'affect » permettrait d'accéder au désespoir et de s'en dégager : Paulette Letarte, « Une psychothérapie de dernière heure » (2018), Nathalie Zilkha, « Consolation, inconsolé et inconsolable » (2019), René Roussillon, « Agonie et désespoir dans le transfert paradoxal » (2002), Harold Searles, enfin, « Le développement de l'espoir dans la relation patient thérapeute » (1981) : « L'intégration consciente de sentiments d'espoir, auparavant non intégrés et largement inconscients, procède parallèlement à la perlaboration de sentiments progressivement plus intenses : déception, découragement, désespoir, chagrin, rage de frustration à base d'omnipotence infantile. » (p. 249). Par sa fonction symbolisante, l'analyste pourra ensuite relancer l'espoir en permettant à l'analysant de sortir de « l'alternative satisfaire le désir ou renoncer et perdre [qui] est ainsi transformée en un "simple" conflit concernant les modalités de satisfaction de celui-ci : réaliser en fait, en pensée ou aussi en paroles, réaliser en propre ou de manière métaphorique » (Roussillon, 2008, p. 221).

L'espérance est ainsi au cœur de la destinée humaine dans sa vulnérabilité, et c'est à ce titre qu'elle nous concerne de manière cruciale, comme but et moyen de la cure.

Pilar Puertas Tejedor  
Viuda de Epalza n° 8-3  
48005 Bilbao  
Espagne  
pilpuertas@gmail.com

Benoît Servant  
53 boulevard Henri Sellier  
92150 Suresnes  
benoit.y.servant@wanadoo.fr

## Références bibliographiques

- André J. (dir.). (2002). *Le temps du désespoir*. Paris, Puf.
- Chabert C. (2020). *Les belles espérances*. Paris, Puf.
- Donnet J.-L. (2002). Une croyance à l'œuvre. *Le divan bien tempéré*. Paris, Puf.
- Freud S. (1933a [1932]/1984). *Nouvelles Conférences d'Introduction à la Psychanalyse*. Paris, Gallimard.
- Green A. (1990). *La folie privée*. Paris, Gallimard.
- Jankélévitch V. (1974/1983). *L'irréversible et la nostalgie*. Paris, Champ Flammarion.
- Kapsambelis V. (2020). *Le schizophrène en mal d'objet*. Paris, Puf.
- Letarte P. (2018). *Entendre la folie*. Paris, Puf.
- Roussillon R. (1995). La métapsychologie des processus et la transitionnalité, *Rev Fr Psychanal* 59(5) : 1351-1519.
- Roussillon R. (2002). Agonie et désespoir dans le transfert paradoxal. Dans André J. (dir.) *Le temps du désespoir* : 67-96. Paris, Puf.
- Roussillon R. (2008). *Le jeu et l'entre je (u)*. Paris, Puf.
- Sadin E. (2020). *L'ère de l'individu tyran. La fin d'un monde commun*. Paris, Grasset.
- Schumacher B. (2004). Article Espérance. Dans Canto-Sperber M. (dir.) *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale*. Paris, Puf.
- Searles H. (1981). *Le contre-transfert*. Paris, Gallimard.
- Winnicott D.W. (1958[1956]/1990). La tendance anti-sociale. Dans *De la pédiatrie à la psychanalyse* : 292-302. Paris, Payot.
- Winnicott D.W. (1966/1989). Lettre à Donald Meltzer, 25 octobre 1966. Dans *Lettres vives* : 216-217. Paris, Gallimard.
- Zaltzman N. (1998). *De la guérison psychanalytique*. Paris, Puf.

Zilkha N. (2019). *L'altérité révélatrice*. Paris, Puf.